

CHAPITRE 6 : REPRISE DU COLLIER

La Cité-Monastère était toujours nichée dans son cirque vert et immobile. Les ombres mouvantes des nuages et les vols lointains des rapaces constituaient le seul mouvement dans ce paysage écrasé, éternellement identique à lui-même. Pher l'avait contemplé si souvent qu'il en connaissait le moindre repli. C'était ici la paix d'une terre inhumaine, le silence épais et millénaire de la nature qui n'était agitée par aucune conscience. Ce paysage l'étouffait, et parfois, alors qu'il avait déjà les poumons emplis, il avait le brusque désir d'aspirer encore une bouffée de cet air qui n'apportait jamais assez d'oxygène. Il quitterait ce paysage sans regret, l'ayant regardé *être* pendant si longtemps sans interruption qu'il en éprouvait une indicible nausée.

Il fit appel à l'Esprit pour conjurer ce bref étouffement, et porta les yeux sur les Frères Sombres qui, dans une relative discipline, se livraient à leurs exercices quotidiens. La règle de silence avait été assouplie depuis longtemps, mais - était-ce à cause de leur profonde solitude au sein de la nature muette ? - les Frères avaient gardé l'habitude d'une parole rare. Ils accomplissaient, sans hâte et sans bruit, toutes les prescriptions qu'on leur avait fixées, et s'entretenaient eux-mêmes à la façon dont les soldats entretiennent leurs armes, même dans les conditions les plus sauvages. Le parfait fonctionnement de leur esprit et de leur corps suffisait; ils n'avaient pas besoin d'un autre sens pour meubler leurs existences. L'absurdité de tout ceci ne semblait pas frémir sous leur peau, gronder dans leur tête. L'absurdité était en dehors d'eux, et les enveloppait, eux et ce paysage maudit. Il n'y avait que lui pour en ressentir l'imperceptible dérision. C'était là, peut-être, le fardeau du chef.

Pher se détourna et commença à marcher parmi les ruelles étroites et basses. Il avait appris à observer ces ruines qui murmuraient encore le refrain d'un mode de vie oublié. Des dits essentiels étaient gravés un peu partout, sur les branches des arbres, sur la roche brute, sur les murs, les angles, ils étaient brodés sur les draps, sur les rubans, gravés sur le manche des ustensiles, comme au fond des assiettes. On avait vécu là dans une sagesse omniprésente, qui débordait de chaque geste et imprégnait chaque outil. Pher se demanda fugitivement si la vie des spiritualistes avait un peu ressemblé à celle que menaient à présent les Frères Sombres. Pouvait-on vivre une

existence fondamentalement différente, sous la même latitude, écrasé par ces mêmes montagnes d'un vert inchangé ?

Les exercices allaient bientôt prendre fin et il avait décidé de choisir ce moment pour s'adresser aux Frères Sombres. Mais auparavant, il devait rendre une dernière visite à Sarge. Ce Frère avait progressivement sombré dans une mélancolie inguérissable. Les premières années, il avait suivi le rythme des autres, mais Pher avait toujours senti que les ressorts étaient brisés en lui. Cela avait commencé sous la Montagne, et cela s'était aggravé après l'exode vers la Cité-Monastère. Sarge avait été un disciple fidèle de Sornar, puis il avait réussi à reporter sa loyauté sur Joris - mais il n'avait pas réussi à surmonter une nouvelle rupture dans son existence. Le cadre strict, douloureux parfois, mais rassurant, de la Guilde de l'Ombre, lui paraissait avoir volé en éclats. Cette vie isolée, ce maître absent, cette montagne ensoleillée, ne lui insufflaient plus assez de vie. Il ne se révoltait pas, mais son corps et son esprit se laissaient sombrer, dépérissaient, sans qu'il fût possible de les remettre en marche. Pher avait tenté de le soigner par l'Esprit, de lui enjoindre de reprendre courage. Mais le désir ne se commande pas, même par le Verbe, et Pher n'était pas assez puissant pour descendre aux niveaux les plus souterrains de la conscience de Sarge, où se jouaient sans doute des mécanismes ignorés. Il avait tenté la contrainte, la punition, l'isolement, la fraternité, la prière. Mais le Frère se laissait mourir, d'une façon horriblement lente. Il s'alimentait de moins en moins, et, d'année en année, ses yeux paraissaient plus exorbités dans son faciès émacié. Cela faisait déjà trois ans que Sarge avait été isolé du reste du groupe, et que personne n'était plus autorisé à le visiter. Pher savait que ni Sornar ni Joris n'auraient toléré pareille faiblesse - à leur époque, ceux qui désiraient mourir mouraient, encouragés et même aidés par la main impitoyable du maître. Sornar n'attachait aucun prix à la vie individuelle de ses Frères; seule la communauté lui importait, et tous ceux qui ne parvenaient pas à l'unisson étaient systématiquement éliminés.

Pher n'avait pu s'y résoudre. Faiblesse de sa part, sans aucun doute. Il évitait de se questionner à ce sujet - c'était l'avantage d'être le chef. Il n'avait de compte à rendre qu'à lui-même. De nombreuses fois, il était monté tout en haut de la Cité pour sa visite quotidienne, avec la ferme intention de supprimer cet exemple débilisant, ce poids mort qui pesait sur la

communauté. Mais le spectacle de cette détresse individuelle le fascinait. Qu'était tout le pouvoir spirituel de la Guilde si l'on n'était pas capable de soigner ce mal ? Il ne pouvait s'empêcher de songer à ces spiritualistes dont les fantômes paisibles hantaient encore les vestiges - n'auraient-ils pas connu le secret d'une parole de vie ? Guérir n'était-il pas un pouvoir plus puissant que détruire ?

Et il avait renoncé, jour après jour, à tuer Sarge, qui le taraudait comme une question, l'agitait comme un problème. Cet homme défaillant, dont le corps amaigri ne se soutenait plus, et dont l'esprit avait abandonné toute lutte pour se laisser sombrer dans une descente flottante et sans fin, était l'incarnation de la faiblesse humaine, de sa propre faiblesse, peut-être. Il était enfermé, invisible, séparé du reste de la communauté, mais il était là, refusant de mourir, mais incapable de vivre, et son existence portait un témoignage troublant.

Pher ne s'était pas formulé par des mots ce qu'il allait faire aujourd'hui. Mais son acte ne pesait pas moins sur lui - il était là, lui aussi, inscrit comme une évidence dans le livre des événements nécessaires qu'on pouvait appeler un destin. Il longea le plus silencieusement possible le dernier bâtiment, qui avait été dédié à l'élevage, et pénétra dans la petite salle basse qui constituait la dernière maison de la Cité. Sarge était toujours à la même place - comme si pour lui le temps était sorti de son axe et s'était mis à piétiner, inlassablement, le long d'un cercle étroit, le même se reproduisant sans cesse. C'était horrible à voir, et fascinant. Cet homme tombé hors du temps, tombé hors de l'humain, n'était-il pas l'allégorie individuelle de toute la communauté des Frères Sombres ? Son piétinement désespéré à l'intérieur de cette petite salle basse avait-il moins de sens que leurs exercices répétés dans la cour centrale de la Cité ? Toutes les manières d'attendre la mort ne se valaient-elles pas ?

Sarge leva les yeux, avec lenteur, à l'entrée de Pher. Le contraste entre les deux hommes eut été saisissant à un œil extérieur. L'un rayonnait de force et d'autorité, l'autre semblait répandre la froide lumière noire des existences amputées. Il était assis, adossé contre le mur, le front penché, comme si son corps extraordinairement pesant le faisait fléchir vers la terre.

- As-tu changé depuis hier ? demanda Pher après s'être assis en face de Sarge, qui peinait à relever la tête.

- Rien ne change, murmura-t-il.
- Y a-t-il un seul événement au monde capable de te sortir de ta torpeur ?

Sarge se contenta de hocher la tête.

- Notre temps d'attente va prendre fin. La saison du retour sous la montagne est venue. Bientôt, le Maître aura besoin de nous pour sa seconde incarnation, et nous redeviendrons l'armée fidèle que nous avons été jadis.
- Tu vas perdre ta liberté, observa Sarge d'une voix blanche.
- La liberté est une illusion, répliqua Pher sèchement.
- L'obéissance en est une plus grande encore, dit Sarge.

Cette voix faible et molle énonçait des vérités, mais ces vérités paraissaient lui être indifférentes.

- Je vais devoir mettre fin à ta vie, dit Pher après un silence.
- Oui.
- N'essaieras-tu pas de me convaincre ?
- Non, le voyage m'est impossible, et aucun maître de la Guilde de l'Ombre ne me laisserait en vie.
- Ne t'ai-je pas laissé en vie, pendant toutes ces années ?
- Si. Mais tu n'as de maître que le nom, et tu n'appartiens pas à cette guilde.
- Tu divagues !
- Non... Ton intérêt pour ma faiblesse est une faiblesse que les maîtres n'ont pas. Tu commandes, mais tu n'es pas le maître, car le fait de commander ne te définit pas. Tu n'appartiens pas à cette guilde.
- Tais-toi !
- Pourquoi me dire de me taire ? Tu t'apprêtes à me faire taire d'une manière bien plus radicale. Et tu l'aurais déjà fait si tu n'étais pas curieux de savoir ce que j'allais dire.

Pher sentit la colère décupler son agressivité. Cette larve humaine, qui ne s'intéressait plus à rien, se permettait encore de porter des jugements...

- Regarde-moi, trancha-t-il.

Sarge lui obéit, non par soumission à sa personne, mais par soumission au destin, et, peut-être, par un désir obscur d'en finir au plus vite. Pher fit scintiller puissamment sa pierre frontale, et se projeta dans l'esprit de Sarge. Il n'était pas assez puissant avec l'esprit pour le tuer d'un geste mental, mais il l'envahit, le domina, le tint serré dans l'étreinte de ses yeux.

- Vide ton souffle, enjoignit-il. Expire.

Une simple pression de la main suffit ensuite - et tout fut dit. La mort, qui paraissait si incommensurable, logeait tout entière dans l'espace d'une seconde. Sarge ne posait plus l'éternel problème de son existence trainante. Il ne témoignait plus de cette pensée à contre-corps. L'énigme de sa conscience s'était abîmée dans la matière inerte.

Lorsqu'il rejoignit les autres, Pher se sentait sec et nerveux, tout crépitant d'une sombre énergie.

« *Frères Sombres*, appela-t-il de sa voix de Verbe, et, avec, une célérité qui prouvait une longue habitude, la cinquantaine d'hommes se disposa à l'écouter.

Le Temps, mes Frères, n'est pas une ligne droite aux graduations rassurantes. Il est un fleuve imprévisible aux torrents impétueux et aux longs alanguissements. Le Temps est la musique interne de notre vie, son rythme inaudible, qui fait pulser notre existence. Nul n'en maîtrise le cours. Nul ne l'arrête. Mais nous avons appris la patience du reptile, l'immobilité végétale, et le goût de l'attente a perdu pour nous son amertume. Nous avons reconnu qu'attendre est la toile-même de la vie; la toile blanche, infiniment ductile, où les coups de pinceau du destin viennent parfois répandre leurs caractères de sang.

Notre attente fut longue, et nous l'avons vécue sans hâte, la traversant de part en part, la buvant tout entière, goutte après goutte, jusqu'à la vider entièrement. Le Temps aujourd'hui achève sa boucle paresseuse et se précipite vers le torrent. Nous avons fait corps avec l'attente, et nous devons maintenant faire corps avec l'événement, dont le fracas encore incertain fait frémir l'horizon. Notre attente a été la toile sur laquelle une forme a pris naissance - la forme progressive, infiniment lente en sa gestation, d'un corps neuf et puissant. Alors que nos journées identiques vieillissaient au soleil immobile, un enfant, au loin, est devenu un homme, et de cet homme, le Maître fera sa chair et son sang.

De cette naissance surhumaine, nous serons les accoucheurs éblouis et les témoins privilégiés. De cet acte magique sans précédent dans l'Histoire, nous serons la matrice. Acceptons mes Frères, le foudroiement et la déchirure - car ce qui grandit en nous et qui doit surgir de nous est plus grand que nous. Le Maître Sornar nous appelle à l'assister une seconde fois - cet honneur, mes Frères, tous ne l'ont pas eu, car la moitié d'entre nous a arrêté sa course sous la Montagne. Entre tous, nous avons été choisis par le Maître et investis de sa confiance. Cette dignité sans pareille doit rétrécir notre horizon. Tous nos efforts doivent désormais se tendre vers la seconde transsubstantiation. Tel est pour nous le nouveau cap sur cette route de servitude où nous avons choisi de nous engager. Oubliez l'avenir, méprisez-le. Oubliez le passé. Tendez vos esprits vers le sombre miracle auquel, mes Frères, entre tous les hommes, vous êtes à présent conviés.